

conditions qu'il fut obligé de rompre cette association pour éviter une ruine complète.

Il demanda alors un nouveau participant à ses affaires, un second lui-même qui, à l'aide de fonds importants et d'une activité nécessaire relèverait cette grande fabrique de joaillerie si tristement amoindrie.

Il lui vint tour à tour un Anglais trop habile et un Italien inconsideré, qui le lancèrent dans de telles opérations de crédit qu'en six mois la maison de Paul Duhalde était aux portes de la banqueroute.

Plus de crédit chez les marchands de métaux. Plus d'assortiments de pierres précieuses. Plus de moyens de continuer les affaires. En perspective, la misère et le déshonneur. Paul Duhalde, le bijoutier, tomba malade.

Son frère, qui avait, comme nous l'avons dit, pris tous les ordres, le vint voir. Il se fit raconter la biographie des divers associés en marchandises. — " Il n'y a qu'une chose à faire, dit le bon prêtre. — Laquelle ? fit le commerçant. — Il faut t'associer encore une fois... — Après ce qui m'est arrivé ? — Qu'importe ! — Et avec qui me lierai-je ? — Avec celui qui ne trahit jamais. — Tu le nommes ? — Le bon Dieu."

Le marchand se leva sur son séant :

— Tu railles, exclama-t-il.

— Je ne plaisante pas, dit le bon curé. Je crois au succès des entreprises placées sous la protection du ciel. D'ailleurs, qu'est-ce que tu risques ? Voilà un associé qui ne mangera pas les fonds, qui ne sera pas gênant et s'en rapportera parfaitement à toi pour la gérance des affaires.

— Mais, dit Paul Duhalde, il faut de l'argent pour relever l'établissement.